***But Then, We’ll Disappear (I’d Prefer Not To)* montre avec une énergie contagieuse la fragilité de la collectivité**

CRITIQUE 9.6.2021
[Judith Dybendal](http://www.scenekunst.no/sak/author/judith-dybendal/)

La séparation entre la scène et la salle semble un moment disparaître lorsque j’entre dans la boîte noire des locaux de Carte Blanche à Studio Bergen pour voir *But Then, We’ll Disappear (I’d Prefer Not To)*. Ce n’est pas uniquement parce que je m’assois au premier rang. Cela s’explique aussi par le fait que le cadre créé par le chorégraphe canadien Frédérick Gravel autour du spectacle est ouvert et communicatif dès le début. Plusieurs des interpretes sont déjà sur scène. Certains sont assis sur des chaises noires sur les côtes de la scène, d’autres sur deux canapés gris, en fond de plateau ou bien se tiennent debout près des colonnes d’éclairage placées le long des murs de la scène. Que les danseurs se déplacent prudemment sur la scène ou restent tranquillement assis, ils ont ceci en commun qu’ils regardent le public d’un air sérieux, comme s’ils attendaient quelque chose et prenaient note de notre présence. Cela crée un cadre informel qui fait penser à une évaluation mutuelle. Il se crée ainsi une tension sur ce qui va se passer et sur la raison de notre présence ici. La musique de Philippe Brault est un fond sonore discret sous forme d’accords de synthétiseur, longs et tenus qui contribue à l’atmosphère d’attente, tandis que les costumes d’Indrani Balgobin permettent à chaque interprète de se distinguer dans le groupe. L’un est affublé d’une combinaison dorée, un autre est vêtu d’une veste de costume jaune citron, certains portent des vestes et des pantalons rose clair ou foncé, et l’une a une robe de soirée bleu clair et des chaussures à talon haut.

**La chorégraphie comme musique**Gravel est originaire de la scène artistique de Montréal. Non seulement il travaille comme chorégraphe, mais il est aussi danseur, musicien et éclairagiste. Ceci a marqué sa coopération avec Carte Blanche, surtout dans les moments où la musique électronique avec le synthétiseur de Philippe Brault se fond totalement avec la chorégraphie et l’éclairage. La dernière fois que Gravel est venu en Norvège, c’était à Dansens Hus à Oslo pour le spectacle *Some hope for the bastards*(2017), un concert chorégraphique avec de la musique en live, des acteurs et des danseurs. Dans le programme qui accompagnait le spectacle, Gravel explique qu’il voit les idées chorégraphiques comme des mélodies et qu’il compose des lignes musicales que les danseurs interprètent avec leur propre voix.

Presque sans que je m’en rende compte, le spectacle a commencé. Partout dans la salle, la chorégraphie démarre doucement et prend de l’ampleur, parallèlement à la musique de Brault. Une des danseuses en robe bleu clair exécute, tout à fait à l’avant en avant- scène, de lentes pirouettes avec de petites variations. Un autre se tient droit et s’applique à lever son bras de différentes manières, certains dansent en direction d’un haut-parleur ou des colonnes d’éclairage le long du mur de la scène, d’autres le long du sol, d’autres encore en se concentrant sur le mouvement d’une jambe. De plus en plus de danseurs entrent en scène sans qu’on les remarque et entament de petits solos partout sur la scène. Parfois, leurs regards se croisent et ils dansent presque ensemble. La demarche de Gravel concernant les lignes convient bien pour décrire ce qui se passe. C’est comme si les interpretes dansaient, encore et encore, différentes lignes avec de petites variations. Souvent, les mouvements sont entrecoupés de petites pauses, de sorte que le public est pleinement conscient du début et de la fin du mouvement et du travail actif des danseurs sur l’intention et la motivation de chaque geste – de la première impulsion corporelle qui met tout en mouvement, jusqu’à la fin. Ceci donne une grande visibilité aux éléments spontanés et impulsifs de la chorégraphie, même si tous suivent des schémas définis.

Petit à petit, la danse et la musique prennent du volume et la musique de Brault s’enrichit de nouveaux éléments comme une basse, des lignes mélodiques au synthétiseur et, pour finir des percussions, jusqu’à ce que la musique remplisse tout l’espace et que les danseurs commencent à occuper toute la scène et que les mouvements s’amplifient. Ici déjà, le jeu sans prétention de Gravel avec les conventions apparaît en douceur – une partie du répertoire de mouvements semble tiré de la danse moderne et du jazz, mais est exécutée de manière stylisée. C’est dynamique et grandiose à regarder, et surtout amusant, à cause des petites séquences improvisées, qui contraste de manière efficace avec l’introduction toute en réserve.

**Trouver l’autre**Sur le plan dramaturgique, le spectacle aurait pu continuer sur cette voie et poursuivre avec les mêmes éléments. Mais au lieu de cela, l’ambiance redevient quotidienne, moyennant une rupture libératrice qui invite le public à pénétrer plus profondément dans la matière. Avant que la musique de Brault s’évanouisse, le groupe remeuble la scène, un tapis est déroulé sur le sol et deux microphones sont installés. Tout le monde s’assoit et nous fixe avec un air d’ennui, d’irritation, de sérieux et de politesse feinte jusqu’à ce qu’on entende le son d’une sonate pour violon de Bach. Les regards fixes durent juste suffisamment longtemps pour que je commence à être mal à l’aise, avant qu’un des danseurs se lève, se dirige vers le microphone et prenne la parole pour dire : « Euh, bonjour, je m’appelle Adrian et je suis ici pour créer un peu de tension ». Les uns après les autres, les interpretes viennent se présenter et raconter pourquoi ils sont là.

Les justifications sont un mélange de sérieux et de banal et le contraste entre la musique solennelle de Bach, toute en émotions, et l’atmosphère embarrassée qui est créée par les pauses et les hésitations des présentations est très drôle. Le passage où l’un des danseurs raconte qu’il est là parce qu’il est spécial, avant de se lancer, sur le tapis devant les autres, dans un solo hésitant, incertain, où il s’abandonne petit à petit dans la danse, est unique. D’autre part, la dualité qui se crée entre ces présentations est intéressante parce que les danseurs utilisent tous leurs propres noms. Ils se représentent ainsi eux-mêmes sur scène. En même temps, on ne peut pas être tout à fait certain qu’ils ne jouent pas seulement un personnage pour l’occasion. Peut-être est-ce parce que j’ai vu plusieurs spectacles de la compagnie, mais je trouve que la vulnérabilité humaine qui transparaît dans cette partie du spectacle a une autre présence que celle souvent manifestée par les interpretes face au public.

**Résistance et consensus**D’autre part, la manière dont les paroles se transforment imperceptiblement en chorégraphie est élégante : les uns se lèvent et se rassoient, d’autres commencent à avancer d’un pas hésitant sur la scène derrière les canapés, et quelques solos se transforment en duos maladroits et prudents, mettant justement en avant la friction entre les interpretes. Deux danseurs sont côte à côte, plutôt en fond de scène, et se balancent à l’unisson d’avant en arrière, un peu maladroits et incertains, d’autres s’entourent le cou entre eux, mais il règne toujours une résistance dans l’intimité qui crée une distance entre les interpretes, comme s’ils avaient du mal à communiquer. Certains sont seuls. La chorégraphie des duos fait penser à une forme de tango lent, saccadé, et est progressivement accompagnée par l’un des danseurs de la compagnie qui annonce qu’il va jouer, avant de se mettre à jouer un air pop minimaliste au piano sur le texte « *my mind goes so fast/ our time is so fast/our dance is so slow*» (mon esprit va si vite/ notre époque est si rapide/ notre danse est si lente). C’est un instant fragile qui me fait penser qu’il s’agit là du véritable thème du spectacle : comment se retrouver et combien il peut être difficile de trouver sa place dans le groupe.

Vers la fin, lorsque la musique envahit à nouveau l’espace, l’ensemble des danseurs se déplace par mouvements répétés, avec le même rythme saccadé au niveau de l’abdomen, et de courts solos emergent de temps a autre de ce mouvement de base. Je me rends compte alors que j’ai rarement vu un spectacle de Carte Blanche où la personnalité et le tempérament individuels de chaque danseur s’exprimaient aussi clairement. La spontanéité est surtout perceptible dans la communication entre les interpretes. Même le mouvement saccadé qui est, à bien des égards, plein de clichés et épuisé, fonctionne très bien dans la chorégraphie de Gravel parce que les danseurs ont la possibilité de l’interpréter à leur manière par des variations légèrement différentes, qu’ils dansent vers le sol ou se tiennent debout. Il est en outre fascinant d’observer comment ils travaillent tous sur la résistance qu’ils rencontrent lorsqu’ils doivent faire le mouvement ensemble et être synchronisés. *But Then, We’ll Disappear (I’d Prefer Not To)* est plein d’une solide énergie qui s’avère contagieuse.